

Les Suisses vénèrent leur monnaie, parangon de la stabilité. Un livre synthétise un destin peu commun

Le franc suisse entre chêne et roseau

« PIERRE-ANDRÉ SIEBER

Monnaie » Le franc suisse et son temple, la Banque nationale suisse (BNS), comptent parmi les institutions les plus solides au monde. Mais parfois la solidité confine à la rigidité dont s'accommode mal l'industrie d'exportation et la fragilité. Dans *Le franc suisse, la fragilité d'une monnaie forte*, Yves Genier, journaliste à *La Liberté*, remet en perspective le rôle joué par ces deux piliers de la stabilité monétaire et financière. Interview.

Le titre en forme d'oxymore de votre ouvrage traduit-il le défi qu'ont su relever le franc suisse et son gardien la BNS?

Yves Genier: Oui. La souveraineté de cette monnaie et la réalité économique qui veut que la Suisse soit extrêmement intégrée au reste du monde constituent deux paramètres qui peuvent s'opposer. Franc suisse et BNS sont complètement tributaires de ce qui se passe dans l'Union européenne (UE) ainsi que dans le reste du monde.



«La BNS a expliqué ce phénomène mais son explication passe mal» Yves Genier

En quoi l'excès de solidité du franc suisse peut-il nuire à l'économie du pays?

La Suisse revend tout ce qu'elle achète et sa marge est le produit de son travail et de ses investissements à l'étranger. Le pays gagne à peu près un franc sur deux à l'étranger. Du coup, sa balance des transactions courantes est bénéficiaire depuis des décennies. On en est à 80 milliards de francs par année! Si cet argent ne ressort pas du pays, cela fait exploser les réserves et fait monter la monnaie. Depuis la crise de 2008, les



La Banque nationale suisse (BNS) compte parmi les plus solides institutions au monde. Keystone

investisseurs suisses – en particulier les entreprises – ont moins investi à l'étranger. Le franc suisse a été moins converti en monnaie étrangère, en particulier en dollars, et cela a fait monter son cours. La BNS a expliqué ce phénomène mais son explication passe mal. Certains croient toujours que la cause est le placement étranger en francs suisses.

En 2007 avec la faillite de Lehman Brothers et la crise financière, la Suisse n'a pas beaucoup souffert dans un premier temps. Grâce à l'intervention de la BNS?

Au moment où les gens ont eu le plus peur, il ne s'est pas passé grand-chose en Suisse. UBS a été menacée de faillite et a dû être sauvée par une avance de 6 milliards de francs suisses de la Confédération et la BNS a ga-

ranti des placements à très haut risque à hauteur de presque 50 milliards de francs. Et cela n'a provoqué presque aucun mouvement sur le franc! La fin du secret bancaire ensuite: il ne s'est presque rien passé non plus. Un peu moins d'argent est entré dans les banques mais il a fini par revenir. Ce qui a provoqué des ennuis, ce ne sont pas des problèmes internes mais

extérieurs: la crise grecque qui a fait payer la facture pour l'inachèvement de l'Europe.

Était-ce adéquat pour la BNS de racheter de l'euro par milliards?

La BNS a été critiquée tant à gauche qu'à droite pour sa prise de risque lors de la fixation du taux plancher (1,20 fr. pour un euro). On l'accuse de se transformer en fonds spéculatif plu-

tôt que de rester une banque centrale assurant la stabilité financière d'un pays. Encore aujourd'hui, le problème n'est pas résolu. La BNS a dans ses coffres plus d'une fois le produit intérieur brut (PIB) de la Suisse. On le voit dès qu'il y a des variations de change, cette situation fait que les gains ou les pertes se chiffrent immédiatement en milliards. En tant que telles, les pertes pour la BNS ne sont pas catastrophiques. En revanche, sa crédibilité pour la gestion de la monnaie est écornée.

L'introduction du taux plancher et son abandon en janvier 2015 ont-elles été les mesures les plus drastiques jamais prises?

Certainement. J'en ai discuté avec Jean-Pierre Roth (ex-président de la BNS), Jean-Pierre Danthine (ex-vice-président) et Andréa Maechler (actuel membre de la direction de la BNS). J'ai senti l'émotion et la tension que ça a représenté pour eux d'instaurer le taux plancher. C'est un peu le problème d'une banque centrale qui est une administration. Là, il ne s'agissait pas simplement d'adapter le robinet monétaire, mais de prendre une décision pour éviter que le pays ne s'écroule!

Et que penser des taux négatifs introduits pour diminuer l'attractivité du franc suisse?

Ces taux sont bas parce que la BNS cherche à avoir une différence de taux avec les pays voisins. Le problème? La zone euro pratique aussi les taux négatifs pour rendre le crédit le meilleur marché possible afin de refaire partir l'économie mais aussi pour que les gens cessent de thésauriser. Tant que la zone euro pratique les taux négatifs, la Suisse est contrainte de l'imiter. Si la Suisse relève ses taux, cela veut dire que les placements en francs redeviendront intéressants et cela fera rentrer de l'argent dans le pays. On est bloqué et les spécialistes pensent que cela va durer encore une année.

Ces taux négatifs sont la meilleure démonstration de la satellisation du franc suisse par rapport à l'euro. Sur les places financières de Londres, le franc suisse est appelé le «Swissie» et il passe comme la couronne danoise ou tchèque, comme une monnaie satellite de l'euro dont elle dépend. »

» *Le franc suisse, la fragilité d'une monnaie forte*, Yves Genier, Savoir suisse, Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 2018, 176 pp.

«La demande en francs suisses a décollé en 1916»

A sa création en 1850, le franc suisse cherche une référence et choisit le... franc français.

Autres temps, autres références. En 1850, lorsque le Conseil fédéral veut créer une monnaie, le but est de l'accrocher à la devise de la grande puissance du moment: la France. «Le franc français est la monnaie forte de l'époque», explique Yves Genier, auteur de *Le franc suisse, la fragilité d'une monnaie forte*. «Dans une monnaie, il y a une sorte de promesse que les transactions du moment garderont leur valeur à l'avenir.»

Dès ses débuts, le franc suisse est placé sur les bons rails. En 1906, la création de la Banque nationale (BNS) lui donne un socle institutionnel. C'est la banque centrale qui lui confère un premier élément de solidité. Et le premier événement histo-

rique qui va donner au franc suisse et à la BNS leur rythme de croisière est le premier conflit mondial. Yves Genier: «Tant les Allemands que les Français – occupés à se taper dessus à Verdun – ont besoin de liquidités qu'ils viennent chercher en Suisse. Riches Français et Allemands viennent placer leurs biens en Suisse pour éviter de payer l'effort de guerre. Les historiens et économistes Sébastien Guex et Ernst Baltensperger l'ont prouvé: la demande en francs suisses a réellement décollé en 1916.»

En matière d'avantages, la neutralité n'est pas des moindres dans le domaine monétaire. Après la crise de 1929, les riches viennent placer leur argent en Suisse pour éviter les dévaluations. «Après la Seconde Guerre mondiale, la reconstruction régie par les accords de

Bretton Woods – qui a accroché l'économie mondiale au dollar et à l'étalon or – a également profité à la Suisse même si notre pays n'a pas signé cet accord, ajoute Yves Genier. Le franc suisse étant accroché à l'or et ce dernier étant lui-même déterminant pour la valeur du dollar, notre monnaie s'est vue indirectement liée au billet vert, assurant du même coup sa stabilité.»

Jusqu'à la crise pétrolière de 1973, la valeur du franc suisse traduite en or fait que la valeur du franc suisse reste très faible par rapport au dollar. Il faut 4 francs pour un billet vert. Bingo! «La faiblesse du franc suisse a favorisé les exportations suisses dans le monde entier, la monnaie de référence étant le dollar, conclut Yves Genier. Et c'est un facteur qui explique l'essor des Trente Glorieuses. » PAS

Rémunérations en baisse

Chefs d'entreprises » Après les fortes hausses intervenues entre 2014 et 2016, les rémunérations des organes dirigeants des 100 plus grandes sociétés cotées en Suisse ont fléchi l'an dernier. Selon les calculs de PwC, les membres des directions générales et des conseils d'administration se sont partagé une enveloppe totale de 1,58 milliard de francs, 7,5% de

moins qu'un an auparavant et autant qu'en 2009.

Les quelque 1,6 milliard de francs versés à ces dirigeants doivent être mis en relation avec les près de 100 milliards de résultat d'exploitation avant intérêts et impôts (ebit) qu'ont dégagés les firmes dont ils sont à la tête, notait hier le cabinet d'audit comptable et de conseils aux entreprises PwC. » ATS

CYBERATTAQUES

DES MILLIARDS DE DÉGÂTS

Les coûts pour les entreprises liés aux cyberattaques devraient atteindre quelque 8000 milliards de dollars sur les cinq prochaines années, a estimé hier l'assureur Zurich Insurance. Les actions de pirates informatiques sont passées au 5^e rang des risques mondiaux auxquels font face les entrepreneurs. ATS

La bière a la cote en Suisse

Consommation » Le marché suisse de la bière a crû de 1,8% sur l'année brassicole 2017-2018, à la faveur de l'augmentation de la consommation indigène, alors que les importations se sont une nouvelle fois émusées. Le nombre de brasseries a encore augmenté et frôle désormais le millier dans le pays. Pendant l'année écoulée, close fin

septembre, les volumes se sont établis à 4,7 millions d'hectolitres (hl). Les ventes de bières locales se sont enrobées de 3,9% à 3,6 millions hl, soit une part de marché de 76,7%, contre 75,2% un an plus tôt. Celles de brasseries importées ont reculé de 4,6% à 1,1 million hl.

«L'année 2017-2018 a été réjouissante pour l'industrie

brassicole suisse», a résumé hier le président de l'Association suisse des brasseries (ASB) Markus Zemp, en référence à la hausse des volumes mais surtout au cinquième repli consécutif des importations. L'ASB constate depuis plusieurs années une fragmentation au niveau de l'origine des bières provenant de l'étranger. » ATS/AWP